

Michel Frapech

**Le
Syndrome
de
Fredman**

Roman

Téléchargement du livre : www.e-presse.fr

Du même auteur

Le Montage magique

Les Frères Toulon - Un dérapage sous la Terreur

L'Affaire Siegfried

Tome I Kidnappés ?

Prologue

Lima Noël 1990

-- Eveillez-vous, bon Dieu ! vociféra le grand maigre à l'haleine empestée d'ail en secouant la jeune femme qui venait de perdre connaissance. Les yeux tuméfiés, à moitié fermés par le sang coagulé, elle gisait sur le sol en ciment dans les caves de la prison militaire de Lima.

-- Alors, finalement, c'est pas mieux comme ça ? lui dit-il d'une voix soulagée en la voyant ouvrir ses grands yeux gris perle.

-- On était certains que tu allais tout avouer, continua-t-il : le trafic de drogue, la tentative de corruption de fonctionnaire, l'accusation de prostitution et la complicité de terrorisme, par-dessus le marché.

Ses longs cheveux bruns, collés par la sueur, masquaient à moitié ses lèvres boursoufflées par les coups et tombaient sur ses épaules marquées de traces rouges. Épuisée, privée de sommeil depuis deux jours, elle n'eut pas même la force de répondre.

Les deux policiers savouraient maintenant leur triomphe. Un petit brun aux yeux cruels, qui puait le tabac et le grand maigre. Ils s'étaient relayés pour l'interroger depuis quarante-huit heures. Au petit matin, elle avait craqué et signé des aveux complets, admettant tout.

Rien ne comptait plus. Brisée, anéantie, elle aurait confessé le meurtre du Pape pour qu'ils arrêtent.

-- Tu es bonne pour vingt ans de réclusion criminelle, sans possibilité de réduction de peine. Ca ne fera pas un pli. Dans deux heures, les juges te régleront ton affaire lui dit le grand policier faisant allusion au tribunal militaire, aux fameux juges sans visages, qui opèrent cagoulés pour que les accusés ne puissent les identifier.

-- On te la laisse, ajouta-t-il d'une voix indifférente à un bleu qui attendait au garde-à-vous, fais ton boulot.

Le jeune soldat, dix-huit ans à peine, botté de caoutchouc noir, s'approcha d'elle et entreprit de la rendre présentable. Il maniait avec application une lance d'incendie et le jet d'eau glacée la débarrassa des immondices qui la couvraient.

Elle levait instinctivement ses bras, protégeant sa face meurtrie. Le jeune type travaillait, consciencieusement, insensible à la situation, comme s'il avait nettoyé l'auto ou le cheval de son capitaine.

C'est peu après qu'il avait fait son entrée, en habitué des lieux.

A l'apparition du colonel Carnesinos, sanglé dans son uniforme flambant neuf, ils avaient tous bondi sur leurs pieds, faisant claquer leurs talons.

C'est pour elle qu'il venait, mais il fit mine de ne l'apercevoir que par hasard, transie, grelottante de froid et de terreur, tassée sur elle-même. Il s'approcha. D'un geste ferme, il lui releva le menton et lui demanda, dans un français sans accent : « Vous êtes Corinne Letellier ? » Elle frémit en entendant cette voix métallique qui cherchait à se faire amicale. Elle le regarda longuement dans les yeux comme un oiseau fasciné par un serpent, et acquiesça de la tête, sans pouvoir préférer une parole.

Il se retourna pour donner quelques ordres brefs, en espagnol, d'un ton qui ne supportait pas la réplique. Trois minutes plus tard, deux infirmières vêtues de blanc firent irruption dans le sous-sol puant, bravant l'air rendu irrespirable par la fumée des cigarillos. Elles déposèrent Corinne sur une civière qu'une ambulance, étrangement silencieuse, emporta dans Lima en fête, vers la lointaine banlieue bourgeoise de Miraflores. Dans l'immense villa rose et jaune, quartier privé du Colonel, elles la transportèrent, presque inconsciente, dans une grande chambre claire du second étage, tendue de percale verte, dont les trois fenêtres donnaient sur un parc planté de sapins des Andes. Le cauchemar était terminé.

Pendant les huit jours que dura sa convalescence, une garde ne quitta pas son chevet. Carnesinos venait la voir chaque soir, lui dire un mot aimable, n'abordant jamais de sujets sérieux et repartait, après quelques minutes, comme une ombre furtive.

Elle eut tout le temps de ressasser cette aventure insensée. Mannequin réputée, elle était venue à Lima avec toute l'équipe de sa Maison de couture pour faire des présentations de mode. Un des proches du dictateur de ce pays s'était intéressé à elle et elle avait eu la folie de l'accompagner chez lui, un soir, après le défilé, pour boire une coupe de champagne avec une nombreuse

compagnie. Les uns après les autres, les invités s'étaient éclipsés. Quand ils furent seuls dans la grande maison sonore, il avait tenté de la violer. Devant sa résistance, il l'avait battue. Excédé de ne pouvoir arriver à ses fins, fou de rage, il avait appelé la police militaire.

-- Emmenez-moi cette traînée. Elle a voulu m'acheter.

-- Tout de suite mon général.

-- Et puis, tâchez de savoir pour qui elle travaille, je suis sûr qu'elle est de mèche avec ces ordures de Tupac Amaru.

Sans discuter, trois policiers s'étaient emparés d'elle et l'avaient conduite dans l'enfer dont Carnesinos l'avait sortie in extremis.

Un message, adressé au Consulat de France, destiné à son employeur indiquait de façon laconique que «Madame Letellier avait quitté le pays en compagnie d'un jeune journaliste » et on avait conclu à une fugue. Un mystérieux inconnu était passé à son hôtel prendre ses affaires et le trou dans l'eau s'était refermé.

Pendant tous ces jours et toutes ces nuits où elle récupérait, revenant progressivement à son état normal, elle s'était interrogée sur les motivations de cet énigmatique personnage, entré si dramatiquement dans son existence. La même question lancinante revenait la hanter : « Quel serait son prix ? »

Elle allait bientôt le savoir.

Fasciné uniquement par le pouvoir et l'argent, Carnesinos n'affichait pas les exigences brutales de son collègue du gouvernement. Ses préférences en matière de sexe allaient, d'ailleurs, plutôt vers les jeunes appelés du contingent que des rabatteurs zélés lui présentaient régulièrement.

Il lui dévoila ses intentions, après lui avoir remis une copie de ses aveux, spontanément signés dans les caves de l'armée.

-- Vous êtes libre.

-- (?)

-- Vous pourrez partir quand vous voudrez reprendre votre vie, votre profession.

Elle pouvait s'en aller, mais elle serait sa chose, elle lui appartiendrait et demain, dans cinq ans, dans dix ans, où qu'elle soit, il pourrait l'appeler, la solliciter, et elle devrait lui obéir, sans condition. Elle comprit vite qu'avec cette confession circonstanciée concernant notamment la drogue, n'importe quelle autorité dans n'importe quel pays, pourrait l'inculper sans hésiter, ruiner sa vie et la plonger dans les pires difficultés.

-- Je suppose que je n'ai pas le choix, murmura-t-elle.

-- Vous êtes une jeune femme très intelligente, se borna-t-il à répondre.

Elle reprit le chemin de Paris, vers la fin du mois de janvier, très discrète, profondément marquée par cette aventure, réapparaissant aussi mystérieusement qu'elle avait disparu, sans donner d'explications. Sa beauté n'ayant pas souffert, elle renoua, pour un temps, avec ses activités anciennes.

Plusieurs fois par an, elle recevait des cartes postales anodines, lui souhaitant de bonnes Pâques ou un joyeux Jour de l'An, qui déclenchaient régulièrement chez elle des crises d'angoisse effroyables. Pendant des années, elle n'eut pas d'autres nouvelles que ces missives laconiques.

Et puis un jour, il avait réveillé la taupe qui dormait.

Paris mai 1996

C'est au moyen d'une carte postale, représentant une céramique de Nazca, qu'il lui donna rendez-vous au Musée Grévin, Chez La Balue. Pas de signature, pas d'autres mentions, à part la date et l'heure.

Carnesinos, en mission à Londres, s'était déplacé en personne à Paris, pour marquer clairement l'importance qu'il attachait à cette rencontre et donner ses ordres à Corinne.

Arrivée en avance, elle s'était renseignée à l'entrée du musée. Suivant les instructions reçues, elle avait rejoint, dans les sous-sols, la niche éclairée qui montrait, coincé dans une cage trop étroite, ce que l'on appelait à l'époque une fillette, le malheureux cardinal de La Balue. Pour le reste des temps, il payait de façon inhumaine, le prix de sa trahison et de sa conspiration avec Charles le Téméraire contre Louis XI. Corinne contempla mélancoliquement la scène reconstituée qui montrait le Roi de France en compagnie de son âme damnée, son barbier Olivier Le Daim. Tous deux se gaussaient des malheurs du prisonnier qui semblait vivre dans cette prison un martyr permanent. Elle comprit le message ; c'était, de la part de Carnesinos une manière cynique et terriblement explicite de la ramener, si elle avait jamais eu la tentation de les oublier, au sentiment de ses devoirs envers lui.

Perdue dans ses pensées, elle ne l'entendit pas venir. En civil, très élégant dans un costume beige clair de chez Cardin, il lui prit le bras et la serra étroitement contre lui, pendant qu'ils marchaient, d'une figure de cire à une autre, passant de la Reine

Margot à l'exil de Napoléon et de Catherine de Médicis à la Chanson de Roland.

Troublée par la poigne de fer de ce soldat de fortune vieillissant, de cet inconnu qui lui avait sauvé la vie, lors des circonstances les plus dramatiques de son existence, elle éprouvait sa force, sa chaleur envahissait son corps. Elle avait eu le temps d'étudier le personnage pendant toutes ces années. Elle savait qu'il était l'incarnation du mal absolu, mais sentait confusément, comme si une influence maléfique pesait sur elle, qu'elle n'aurait pas la volonté de lui résister.

Quand il lui dévoila son plan qui consistait à s'emparer de l'affaire de Pierre Fredman, son compagnon, elle eut un gémissement, « Oh non ! Pas lui ! » La poigne de Carnesinos se fit plus ferme autour de son bras. Il ne dit rien. Elle comprit cependant qu'il ne souffrirait pas la contradiction et qu'il lui faudrait obéir à cet homme qui semblait l'avoir envoûtée.

Pour Carnesinos, la chance menaçait de tourner. Le Pérou, en voie de démocratisation, ne lui permettrait pas de bénéficier éternellement de la position qu'il avait su y prendre. Un jour, proche ou lointain, il serait chassé ignominieusement, et ce serait justice. Il voulait assurer ses arrières. Il suivait depuis des années la carrière de sa « protégée » et l'affaire de Pierre Fredman le compagnon de cette dernière avait attiré sa convoitise. Elle atteindrait bientôt une valeur globale supérieure à cent millions de dollars dans le marché en pleine expansion des jeux vidéo. Il la voulait, mais à bon compte, c'est à dire sans bourse délier.

C'est dans ce but qu'il était sorti de sa réserve, et qu'il arpentait les salles de ce musée si particulier. Les grandes glaces déformantes leur renvoyaient l'image, tantôt risible, tantôt flatteuse, d'un couple uni, lui, dans la force de l'âge, elle, dans la splendeur de sa beauté épanouie.

Pendant une heure, de salle en salle, de personnage en personnage, de vitrine en vitrine, ils parcoururent l'histoire de France, indifférents à la foule qui les entourait, promeneurs anonymes, perdus parmi les touristes.

En Machiavel consommé, habitué aux projets solidement structurés, il lui révéla, en quelques mots, ses intentions.

-- C'est un plan très simple, en trois points. Dans un premier temps, nous mettrons ton Pierre en présence d'acquéreurs potentiels - il s'était mis à la tutoyer pour mieux asseoir son autorité sur elle.

-- Mais il n'est pas vendeur, s'insurgea-t-elle sans grande conviction.

-- Je sais. Cela fait aussi partie du plan, répondit-il d'un ton laconique, il recevra bientôt une invitation officielle de la Chambre de Commerce de Séoul pour un voyage exploratoire. Assure-toi qu'il ira et fais en sorte qu'il t'emmène. Là-bas, il rencontrera certaines personnes importantes.

-- Et comment les reconnaîtrai-je ? fit-elle de plus en plus désespérée.

-- Ne t'inquiète pas, ce sont eux qui te contacteront, lui répondit-il continuant à exposer son plan, la seconde partie consiste à miner financièrement son activité. Il a un comptable à la moralité élastique, un certain Lucien. Tu dois le connaître ?

Corinne ne répondit pas, mais elle était atterrée de constater qu'il savait tout ou presque de l'entreprise de Pierre située à dix mille kilomètres de son bureau. Elle frémit en songeant aux innombrables complicités indispensables à l'obtention de ces précisions.

-- Cet homme a de gros besoins, poursuivit Carnesinos qui sentit qu'il avait capté son attention, il joue aux courses, tu lui donneras de l'argent. Pas autant qu'il voudra, mais beaucoup.

-- Mais... commença Corinne s'apprêtant à expliquer qu'elle ne disposait pas de sommes importantes.

-- Tu iras voir cet homme, lui dit Carnesinos, lui coupant la parole avec un sourire montrant qu'il avait deviné sa préoccupation et lui tendant une carte de visite, il t'attend. Il te donnera tout ce que tu voudras.

Elle consulta la carte, c'était celle d'un fondé de pouvoir dans une banque privée du quartier de l'Opéra.

-- N'exagère pas, lui dit-il en la regardant par en dessous, affectant le ton de la plaisanterie qui sonnait étrangement chez cet homme froid et calculateur. Pas trop du moins, ajouta-t-il en lui souriant. Apprends cette adresse par coeur et brûle la carte.

-- Et que devra faire Lucien ? interrogea-t-elle d'une voix qui traduisait un certain dégoût pour ce type visqueux qui jouissait de toute la confiance de Pierre et qui lui avait toujours été antipathique.

-- Peu de choses, précisa Carnesinos, il faudra simplement qu'il procure à Fredman tout l'argent dont il aura besoin pour son développement. Je veux qu'il croule sous les dettes et qu'il s'engage personnellement à titre de garantie. Je le connais de réputation, il ne saura pas résister. Suggère à ce Lucien d'aller

voir le banquier que je t'ai indiqué. Laisse-lui entendre qu'il pourrait peut-être aussi obtenir un prêt substantiel pour aménager ses finances personnelles qui sont loin d'être brillantes.

-- C'est tout pour lui ? s'enquit-elle d'une voix résignée.

-- C'est tout.

-- Et le troisième point ?

-- Nous n'y sommes pas encore, ce sera pour la fin de l'année, vers le mois de novembre. Et il lui dévoila par le menu le reste de ses projets, lui indiquant le rôle qu'elle devrait jouer, qui elle devrait séduire et qui elle devrait corrompre.

Quand il eut terminé, elle comprit que le rendez-vous touchait à sa fin. Il prétextait qu'il ne voulait pas qu'on les voit sortir ensemble et la laissa s'en aller seule, comme elle était venue, dans le petit passage commerçant qui donne sur boulevard Montmartre.

Elle se demanda s'il attendait un autre rendez-vous, avec une autre marionnette qu'il rejoindrait devant la scène montrant le Duc de Guise assassiné ou en face de la baignoire, fatale à Marat, de manière à lui faire passer un message fort de ce qui l'attendait en cas de manquements à ses engagements.

Chapitre 1 Pris en otage

La tête engoncée dans son col de fourrure synthétique, la visière de sa casquette de velours soigneusement baissée, jetant des regards furtifs à droite et à gauche, poussant devant lui dans le grand hall de la Gare de l'Est le chariot qui contenait dans ses deux maigres bagages la totalité de son avoir, Pierre Fredman, P.-D.G. en cavale, était maintenant hanté par une idée fixe : Il n'avait plus droit à l'erreur. En attendant le départ de son train, il se remémora tous les détails des événements de ces dernières semaines, les plus agitées de toute sa vie professionnelle.

Tout avait commencé de façon bizarre. Une grève dure avait éclaté dans l'entreprise créée de toutes pièces par Pierre dix ans auparavant. La *Mondiale des Jeux* fabriquait des jeux électroniques sur CDROM faisant largement appel aux techniques de la réalité virtuelle en trois dimensions. Dans les grands bureaux modernes de la zone SILIC à Rungis, tout près du Marché d'Intérêt National qui s'est substitué au ventre de Paris, cher à Zola, le travail des magasiniers et de tous les services qui assuraient les opérations matérielles de la production avait cessé.

Au cours de la dernière quinzaine d'octobre, deux syndicalistes extérieurs à l'entreprise : Philippe et Jeanne, sa collaboratrice, avaient fait leur apparition, discutant longuement avec les délégués des trois cents personnes composant l'effectif social. Des heures de palabre dans les locaux réservés aux activités syndicales avaient abouti au dépôt d'un préavis de grève.

Des revendications classiques. Il était pourtant difficile de trouver des raisons valables à un conflit social dans cette entreprise de pointe qui connaissait un développement explosif.

Suivant les exemples ambiants, le personnel exigeait des aménagements d'horaire qui permettraient de travailler moins

pour gagner plus. Il réclamait divers avantages en matière de protection sociale qui auraient fait progresser de dix points le niveau des charges sur les salaires et un avancement de l'âge de la retraite à cinquante cinq ans. Cette dernière exigence était assez savoureuse pour une population dont l'âge moyen était de vingt huit ans et dont les niveaux de rémunération excédaient largement les moyennes professionnelles, compte tenu de l'expansion foudroyante des activités.

Pierre n'avait pas attaché d'abord une importance excessive à cette agitation qu'il attribuait à l'air du temps. La fin de l'année en France voit, régulièrement, éclore toute une série de conflits sociaux. Depuis des années, ils reviennent avec la ponctualité des hirondelles au printemps ou du muguet au premier jour de mai. Souvent la seule approche des vacances de neige et des festivités de Noël suffit à briser les volontés revendicatrices qui procèdent, dans notre pays, autant d'une mode que de nécessités vitales. Selon les secteurs choisis, ces conflits font la une des journaux télévisés ou simplement trois lignes sous la rubrique économique des quotidiens.

Mais l'agitation durait et commençait à perturber sérieusement la production et les livraisons à la clientèle. Plus grave encore, Pierre en éprouvait une sorte d'agacement, il était de mauvaise humeur et la tentation l'avait prise de se remettre à fumer.

Progressivement, le décor qui l'entourait s'évanouit, la Gare de l'Est et son agitation disparut et il se mit à revivre les événements de la semaine passée avec la même intensité que lorsqu'il les avait vécus la première fois.

Vendredi 8 novembre 16 heures

Quand il entra dans la salle de conférence où se tenaient les réunions du Comité d'Entreprise, les conversations cessèrent brusquement et un calme étrange s'établit. Par les grandes baies vitrées, Pierre pouvait apercevoir les long-courriers qui dans ce silence absolu - l'insonorisation était parfaite - descendaient lentement vers Orly dans la gloire du soleil couchant.

Il se dirigea vers la place qui lui était réservée au bout de la longue table d'ébène. Il sentit la tension et perçut une atmosphère qui contrastait de façon saisissante avec la cordialité habituelle de ces réunions informelles, vite expédiées avant de se remettre au travail. Ce travail qui les passionnait tous et qui avait contribué à

faire de *la Mondiale des jeux* un des leaders internationaux de sa spécialité.

Un sixième sens l'avertit que la situation risquait cette fois d'être différente. Pierre était un lutteur ; il s'amusa de cette conjoncture nouvelle. Il savait, il aimait faire face aux difficultés. La semaine était finie. Malgré les petits problèmes d'intendance créés par cette agitation, les perspectives étaient très favorables. *Attractis*, le petit dernier des programmes interactifs était prêt à inonder les marchés. Il allait recevoir, selon toute vraisemblance, un accueil enthousiaste des innombrables fanatiques qui attendaient sa sortie, soigneusement annoncée, préparée de façon très professionnelle par son agence de marketing. Quelques illuminés, attardés dans des conceptions d'un autre âge, n'allaient certainement pas lui gâcher son plaisir de vaincre. Ils se trompaient de conflit, tout simplement, et il n'aurait guère de peine à leur faire comprendre.

-- Je vous écoute Messieurs, commença-t-il en s'asseyant lentement dans le silence le plus complet.

Le ton légèrement condescendant qu'il avait pris déplut d'entrée et la tension monta d'un cran.

Il parcourut du regard le cercle des assistants. Il les connaissait tous de longue date. Il remarqua que Lucien, son comptable, qui n'était pas toujours d'une élégance extrême, avait particulièrement soigné sa coiffure pour cette importante occasion.

Atteint d'une calvitie qui le préoccupait, il se croyait obligé de se laisser pousser sur le côté gauche de la tête une longue mèche de moins en moins épaisse. Chaque matin, il devait passer un long moment à la rabattre soigneusement sur le dessus de son crâne, pour qu'elle dissimule, du mieux possible, la peau luisante de son chef dégarni. Vu de devant, le leurre fonctionnait presque, mais de dos, c'était une catastrophe et le lamentable subterfuge montrait ses faiblesses. L'arrière de son crâne brillait impitoyablement comme un œuf d'autruche énorme qu'une ménagère zélée aurait astiqué avec diligence.

Il aurait mieux fait de porter une moumoute ou d'accepter sa calvitie, à l'instar de Jules César que ses légionnaires avaient surnommé, avec un rien de tendresse virile : Le séducteur chauve.

D'habitude, Pierre n'hésitait pas à se moquer de lui. En le regardant avec une petite moue ironique, il se passait la main dans les cheveux, ce qui mettait régulièrement Lucien dans une

rage froide qu'il n'osait extérioriser, mais qui le rendait malade. Pierre s'abstint, cette fois, de cette facétie. Ses cheveux noirs et bouclés ne lui posaient pas ce genre de problème. Avec ses quatre-vingt-dix kilos pour un mètre quatre-vingt-sept, c'était un gaillard impressionnant au torse musclé qu'il entretenait régulièrement par la pratique assidue des exercices physiques liés aux sports de combat. Le cou puissant, sur des épaules larges, il regardait le monde de ses yeux perçants, châtaigne sauvage, légèrement enfoncés sous de fins sourcils, comme une proie qu'il semblait vouloir dévorer.

-- Je ne crois pas avoir le plaisir de connaître ces deux personnes proféra-t-il d'une voix légèrement méprisante, désignant d'un geste du menton les deux permanents syndicaux qui avaient fait irruption dans son univers depuis deux semaines, contribuant à organiser cette belle pagaille, pourriez-vous me dire ce qu'elles font ici.

-- Il me semble, poursuivit-il sans attendre la réponse, qu'un joli désordre s'est instauré dans notre maison, quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce qui se passe.

-- Mais c'est très simple, Monsieur, intervint Maurice avec une certaine timidité qui ne lui était pas naturelle.

Maurice, le chef magasinier, massif et taillé à la serpe, que tout le monde appelait Maumau, s'exprimait au nom des employés de l'un des champions de l'électronique utilisant les techniques de production les plus sophistiquées de la planète.

Pierre sourit, revisitant soudain, sa jeunesse. Il devait avoir huit ans. Dans le petit atelier de tapisserie artisanale que possédait son père, il n'y avait que quatre ouvriers dont un sourd-muet. Un jour l'agitation les avait pris, comme ceux-là aujourd'hui. Et, devinez quoi ? C'est le sourd-muet qu'ils avaient chargé de présenter leurs revendications. Pierre avait toujours trouvé cela surréaliste et aujourd'hui, il se voyait presque confronté au même phénomène. Pourtant, ne voulant froisser personne, il effaça de ses lèvres le sourire furtif qui avait commencé à rendre les assistants nerveux.

-- C'est très simple, Monsieur, reprit Maumau vous connaissez nos exigences. Ces personnes, et il désignait du menton les deux syndicalistes, nous ont expliqué que nos demandes étaient parfaitement légitimes. Notre entreprise est prospère, il est normal que le personnel qui contribue à son succès en retire de justes avantages.

L'idée que les acheteurs qui de Los Angeles à Hong-Kong et de Londres à Sydney, se ruiaient sur les jeux sortis chaque année par la firme, soient redevables de leur plaisir et de l'assouvissement de leur passion à la petite équipe de manutentionnaires interchangeables dirigée par Maumau, parut si comique à Pierre qu'il ne put réprimer un de ses sourires ironiques que ses collaborateurs détestaient si fort. Son sourire s'éteignit cependant quand il réalisa que Maumau, avec toute son autorité et toute sa prestance, comptait finalement beaucoup plus pour le bon fonctionnement de l'entreprise que la plupart de ces blancs-becs bardés de diplômes qui s'escrimaient sur les programmes.

Il eut un peu honte quand Maurice le reprit vertement.

-- Je ne vois rien de drôle, Monsieur. Mais il y a pire.

Cette fois, les sens de Pierre furent en alerte maximum. Que savaient-ils vraiment ?

-- Expliquez-vous, mon vieux. Dites-moi ce qui vous tourmente ! se borna-t-il à déclarer d'un ton qu'il voulut le plus conciliant possible.

-- Je vais vous le dire, moi, ce qui nous tourmente, intervint Eric le directeur technique, le bras droit de Pierre avec une certaine fougue, c'est surtout ce projet d'acquisition de la société de Manille que vous nous avez caché.

Cette fois, Pierre comprit que les choses allaient devenir vraiment sérieuses. Il se reposait sur Eric pour diriger tous les programmeurs, cette armée de deux cents petits prodiges, fortement névrosés, qui faisaient la fortune et le renom de *la Mondiale* à travers la planète.

A trente ans, cet Eric était dévoré d'ambition. Prendre la place de Pierre était devenue l'unique obsession de son existence, une véritable idée fixe. Il se trouvait bien entendu toutes les qualités requises. Il couchait déjà avec Corinne, la compagne de son patron, et se voyait, dans un avenir proche, rouler dans une Jaguar, identique à celle de l'homme qu'il enviait tant.

Pierre, encore inconscient de cette passion dévorante, aurait donné gros pour savoir d'où ils tenaient cette information secrète qu'il n'avait pratiquement confiée à personne. Un point pour eux. Quelque chose lui échappait. Mais quoi ?

Il avait définitivement cessé de sourire, maintenant. Il les regarda tous, un par un, attendant la suite de leur discours, mais tous restèrent muets. Il lui fallut répondre :

-- Je ne vois pas ce qui vous inquiète, c'est une opération très confidentielle qui ne peut réussir si tout le monde est au courant.

J'avais l'intention de vous la présenter, dès qu'elle serait mieux préparée.

L'argument était mauvais et Pierre le savait. Il savait aussi que cette manœuvre visant à prendre le contrôle d'une entreprise située dans la capitale des Philippines risquait de bouleverser complètement la situation de son personnel parisien. C'était d'ailleurs une des raisons principales de la discrétion avec laquelle il avait mené ces négociations. Il était furieux d'avoir été découvert avant la conclusion finale, imminente maintenant.

Pierre l'avait d'ailleurs expliqué à Lucien son comptable, le confident en qui il avait encore toute confiance : « Les conditions de travail à Manille, cette ville où la pauvreté est extrême, lui avait-il confié, n'ont rien de comparables à celles de la douce France. La délocalisation d'une grande partie des activités de production permettrait de réaliser des économies considérables et de faire bondir les résultats d'exploitation. »

Il lui avait aussi révélé qu'un montage complexe lui donnerait la possibilité d'échapper pratiquement à la pression fiscale absurde subie depuis toutes ces années.

-- Mais, vous ne faites là que suivre l'exemple des gestionnaires internationaux qui tirent parti de façon intelligente du phénomène de mondialisation de l'économie, lui avait spontanément répondu Lucien.

Pourtant Pierre, lorsqu'il lui arrivait d'adopter le point de vue de son personnel ce qui était, il faut bien le dire, assez exceptionnel, admettait fort bien que sa conduite était loin d'être fair-play.

-- Monsieur ! intervint Eric, nous ne sommes pas favorables du tout à cet accord qui nous paraît lourd de menaces pour tout le personnel.

Pierre réagit violemment à ce 'Monsieur'. Sans être d'une familiarité extrême, ils s'appelaient, d'habitude, Pierre et Eric. Quelle mouche piquait donc ce dernier ?

-- Vous plaisantez, explosa-t-il, cherchant à dissimuler sa mauvaise foi, ce groupe dispose d'un réseau commercial très puissant orienté vers l'Asie. « La Chine qui s'éveille », vous voyez ce que je veux dire, mon vieux ! ajouta-t-il sur le ton de la plaisanterie, ce qui laissa l'assemblée de marbre. Alors, de grâce, restons sérieux. La semaine a été chargée et le week-end s'approche à grands pas. Nous allons tous réfléchir pendant ces trois jours et nous en reparlerons lundi, et même mardi, puisque nous bénéficions d'un jour de congé supplémentaire grâce au 11 novembre.

-- C'est hors de question Monsieur, maintint Eric qui décidément tenait à son 'Monsieur', cette convention est inadmissible et nous ne sommes nullement d'accord pour que vous la signiez.

-- Et pourquoi ? s'enquit Pierre d'un ton qu'il voulut candide, mais qui devint très vite arrogant, qu'est-ce qui vous inquiète ? Et puis d'ailleurs, depuis quand est-ce vous qui décidez ce que je dois signer ou non ? Que se passe-t-il, Eric ? Vous avez, tous, perdu la tête !

-- Vous savez parfaitement ce qui nous inquiète, Monsieur, répondit celui-ci d'une voix qui chevrotait un peu sous le coup de l'émotion, nous ne voulons pas voir la production transférée à Manille avant le printemps prochain. Quant à savoir qui décide, dois-je vous rappeler qu'il y a des lois dans notre pays et que nous ne sommes plus au dix-huitième siècle ?

Un silence pesant s'abattit sur la salle de réunion. Les cartes étaient clairement posées sur la table, toutes retournées maintenant. Pierre réalisa dans cette atmosphère chargée de colère rentrée qu'il ne s'en tirerait pas comme il l'avait fait souvent avec une belle tirade sur le libéralisme et le progrès économique qui permettent aux individualités méritantes de réaliser leur potentiel.

Il fut clair pour lui que chacun pouvait voir dans le jeu de l'autre. Les employés avaient compris sa stratégie diabolique. Ils risquaient d'être écrasés par une mécanique implacable impossible à maîtriser et entendaient s'y opposer par tous les moyens.

Tous les moyens. C'était là le hic, pensa Pierre, jusqu'où iraient-ils dans cette partie où ils risquaient de perdre leur emploi largement payé.

Ils savaient tous qu'avec vingt pour cent de chômeurs dans l'informatique, ils mettraient des mois avant de retrouver l'équivalent de leur poste actuel. Alors, ils étaient fermement résolus à se battre bec et ongles. Il n'était plus question de se réfugier dans un paternalisme bon enfant, de faire copain copain.

Le spectre du chômage se dressait devant eux. Leur existence était en jeu. Ils n'en mourraient pas, certes, mais ils allaient perdre leur statut social. Leur orgueil en souffrirait. Leurs femmes ou leurs maris menaceraient de les quitter, il leur faudrait cesser de payer les traites de l'appartement, rendre la voiture de fonction dans laquelle ils se pavanaient ainsi que la carte de crédit sur les comptes de la maison pour les notes de frais. L'éducation des enfants allait, soudain, poser des problèmes insolubles.

Dans un monde en pleine crise, ils allaient perdre leur qualité de princes de la société de consommation, de privilégiés, de nantis, pour basculer brutalement en quelques semaines dans la condition peu enviable de chômeurs secourus à la recherche d'un emploi. Et pourquoi ? Parce que des petits asiatiques, de méprisables coolies qui crevaient la faim aux antipodes, feraient leur boulot à leur place pour un coût cinq ou dix fois inférieur à la charge qu'ils représentaient pour leur employeur. C'était intolérable.

-- De toute manière, il n'y a encore rien de définitif, déclara Pierre essayant une manœuvre de diversion, il faut attendre encore un peu.

-- Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il n'en est rien Monsieur et qu'au contraire la signature est imminente, bredouilla tant bien que mal Eric en se tournant involontairement vers Olga la 'fidèle' secrétaire de Pierre, tant il était ému.

Stupéfait, Pierre vit Olga rougir comme une collégienne, malgré son maquillage généreux, pendant qu'elle se mettait à fouiller fébrilement dans ses dossiers. Il la regarda droit dans les yeux, essayant de la percer à jour.

Bouche pulpeuse, outrageusement rouge, sous des yeux de geai aux cils exagérément noircis, ses longs cheveux noirs, brillants lui tombaient sur les épaules. Elle travaillait pour lui depuis de longues années. Pour le séduire, au début et par fidélité ensuite à cette habitude acquise, elle s'habillait avec soin et se maquillait lourdement. Elle ne pouvait s'empêcher de mener autour de Pierre qu'elle vénérât des danses de séduction qu'il feignait ostensiblement d'ignorer.

Pierre avait la fâcheuse habitude de confier à ses différents collaborateurs de petits ragots sur leurs collègues. Ces petites médisances étaient immédiatement colportées dans tous les services par les bénéficiaires trop heureux d'avoir reçu la confiance. Les victimes étaient furieuses et puisque chacun y passait à son tour, il en résultait un climat détestable créé de toutes pièces par Pierre qui, tout entier pris par son activité, ne se souciait nullement de psychologie dans ses rapports humains. C'est ainsi qu'un soir il avait raconté à Eric, après une longue séance de travail sur l'organisation des plannings de production : « Cette pauvre Olga, elle est impossible, elle ne désarme pas. » « C'est qu'elle vous aime ! lui avait répondu Eric un peu méchamment. » « C'est sûrement ça, avait répondu Pierre flatté malgré tout. Mais un jour, elle va m'asphyxier, avec son parfum bon marché quand elle me fait signer le courrier » - c'était une

tâche qu'elle ne délégua jamais, se penchant sur son épaule, pour signaler telle et telle lettre dans le parapheur.

-- Monsieur, poursuivit Eric avec effort relançant le débat, nous sommes tous des grandes personnes (il tentait de s'en persuader), il n'est pas question de ruser entre nous. Nous connaissons le détail de vos projets. Nous avons préparé une convention dans laquelle vous vous engagez à geler le programme de délocalisation pour les trois années à venir. Notre activité est bénéficiaire, vous le savez mieux que nous, et elle peut parfaitement se le permettre. Nous exigeons donc que vous signiez ce document.

Eric semblait soulagé d'avoir enfin pu sortir, sans trébucher, la belle tirade qu'il devait préparer laborieusement depuis huit jours et répéter chaque matin devant sa glace.

Gagner du temps. Pierre comprit qu'il devait, à tout prix, gagner du temps. Lundi, mardi à la rigueur, tout serait joué et il serait impossible de revenir sur cette question embarrassante. Il pourrait les mettre devant le fait accompli.

Vendredi 8 novembre 23 heures

Pierre est seul, maintenant, dans son immense bureau silencieux. Il n'y avait pas eu vraiment de violences, plutôt un dialogue de sourds. Chacun répétait ses arguments, sans convaincre l'autre ni varier sa position.

L'apparition du livreur de pizzas lui avait appris, vers vingt heures, que le débat allait s'éterniser. D'ordinaire, ces réunions, souvent de pure forme, se terminaient vite et les assistants, hantés par l'idée du week-end cherchaient tous les prétextes pour s'éclipser.

Rien de tel cette fois, ils avaient pris leurs précautions et s'étaient organisés. Refusant de partager avec eux, il les avait observés d'un air ironique et féroce durant la courte pause pendant laquelle ils engloutissaient cette nourriture standard confectionnée à la chaîne.

La joute avait repris et, pendant près de deux longues heures, elle avait continué.

Plus tard dans la soirée, il s'était levé et s'était dirigé vers la porte en déclarant : « Si vous permettez, il faut absolument que je donne un coup de téléphone chez moi, c'est urgent. »

Une réaction assez maladroite dont le résultat avait été franchement catastrophique. Au-delà même de toute espérance

raisonnable. Deux magasiniers immenses, deux des hommes de Maumau, s'étaient approchés de lui :

-- Excusez-nous Monsieur, mais nous avons nos instructions, vous ne pouvez pas quitter cette pièce.

Pierre avait apprécié la situation en une fraction de seconde. Il ne servirait à rien de discuter avec ces deux là. Il était retourné lentement vers son fauteuil et s'était rassis.

-- Cela signifie-t-il que je ne suis pas libre de mes mouvements s'informa-t-il auprès d'Eric d'un ton qu'il voulait enjoué, affectant de prendre la chose comme une plaisanterie.

-- Nous sommes désolés Monsieur, répondit l'autre d'une voix mal assurée, manquant s'étrangler, mais nous avons décidé de vous garder avec nous tant que nous n'arriverons pas à une solution satisfaisante de notre problème.

Voilà, c'était dit, ils avaient franchi le pas. Pierre n'en était pas revenu. Ce petit jeune homme, bon chic bon genre, se transformait en Al Capone.

-- D'ailleurs, c'est assez pour ce soir, avait fini par déclarer Eric en se levant après une longue discussion, nous allons lever la séance. Toutefois, vous êtes instamment prié de ne pas quitter les locaux de l'entreprise. Nous allons vous accompagner à votre bureau et nous vous demandons d'y rester jusqu'à demain.

-- Mais c'est une séquestration ! s'était écrié Pierre, toujours sur le ton de la plaisanterie aigre-douce.

-- On peut appeler cela de cette façon, si vous le souhaitez, s'était borné à répondre sèchement Eric.

Comme par magie, les deux hercules dont Pierre ignorait les noms avaient refait leur apparition pour l'accompagner jusqu'à son bureau. L'ayant poliment prié d'entrer, ils refermèrent la porte en lui souhaitant une bonne nuit.

Pierre a éteint la lampe de son bureau, et la grande pièce n'est plus éclairée maintenant que par la lumière de l'extérieur qui jette une douce lueur ambrée sur le mobilier d'acajou, brillant dans la pénombre. Il peut apercevoir le moutonnement infini des toits en terrasses qui s'étendent, loin vers l'aéroport d'Orly où atterrissent les gros porteurs. Les vitrages d'aération, tous parallèles, s'ouvrent vers le ciel, semblables aux ouïes d'un poisson géant qui aspirerait désespérément l'oxygène pour survivre dans une atmosphère raréfiée. Orly dans le lointain frémit encore, dans la nuit, de ses mouvements qui vont bientôt cesser.

Mécaniquement, il décroche le combiné du téléphone. Pas de tonalité. Le voilà donc pris au piège. Les vitrages fixes ne peuvent pas s'ouvrir. Le sol est d'ailleurs quatre étages en contrebas, décourageant tout acte d'héroïsme. Il a entendu la clé qui tournait dans la serrure tout à l'heure et les deux gorilles doivent veiller derrière la porte.

Dans une boîte en carton rose, sur la table basse, à droite du bureau, deux parts de pizzas narguent son odorat. Il sait qu'il les mangera plus tard. Quand il aura fait le point !

Faire le point. Voilà le problème du moment. Il est légèrement sonné, comme un boxeur pris au dépourvu par un uppercut qui l'a touché juste sous le menton.

Les sens en éveil cependant, il repasse un à un les événements, lentement, en marche arrière, comme un film que l'on passe à l'envers. C'est une pratique difficile que les bouddhistes enseignent à leurs adeptes.

Après plusieurs heures de réflexion, il était arrivé à la conclusion qu'il lui manquait une pièce du puzzle, que les événements ne s'emboîtaient pas de façon correcte, et pendant une partie de la nuit, il essaya vainement de retrouver le chaînon qui lui manquait.